

## Traces d'une chimie levantine

Par **Rémi FRANCKOWIAK**

Maître de conférences HDR en histoire des sciences,  
Université de Lille, Sciences et Technologies

Un prêtre grec à Paris au XVII<sup>ème</sup> siècle, ayant voué sa vie à l'étude mais aujourd'hui oublié, auteur de plusieurs ouvrages, converti au catholicisme et avocat de l'unification des églises chrétiennes, envoyé par Mazarin et le chancelier Séguier en mission dans le Levant – à l'âge de 71 ans et souffrant de la goutte – pour rapporter des manuscrits rares parfois achetés au kilo : cela fait à coup sûr une histoire..., mais quelle place accorder à cette histoire dans l'histoire des sciences à la suite de l'identification, dans le catalogue de la Bibliothèque Nationale de France, de deux volumes de papiers d'Athanase le Rhéteur (1571-1663) – puisqu'il s'agit de lui – jamais étudiés ni même peut-être lus, faisant apparaître ce dernier comme un homme également versé dans la chimie, mais pas au point d'en marquer l'histoire ? Quel statut par ailleurs accorder à des écrits n'ayant sans doute pas vocation à dépasser le cercle des intimes et quelle valeur donner à des brouillons de recettes, prises de notes, réflexions, copies sous différentes formes et dans différentes langues (grec ancien, démotique, italien, français, latin, turc et arabe), témoignant d'un apprentissage de la chimie, d'une circulation dans le temps et l'espace de pratiques chimiques, de difficultés de traduction, de l'existence d'artisans chimistes du Levant non répertoriés ? Les papiers d'Athanase le Rhéteur sont en fait, dans leur genre, à ce jour et à notre connaissance, uniques, et nous rappellent que notre maîtrise de l'histoire de la chimie du XVII<sup>ème</sup> siècle est finalement assez limitée et contenue dans des bornes conventionnelles.

Dans *Comment on écrit l'histoire*, Paul Veyne donne en 1971 la définition suivante de l'histoire : « les historiens racontent des événements vrais qui ont l'homme pour acteur ; l'histoire est un roman vrai [...], et n'a aucune exigence : du moment qu'elle raconte des choses vraies, elle est satisfaite ». L'histoire d'Athanase se suffirait ainsi à elle-même, même si elle est finalement lacunaire, mais l'histoire est par essence lacunaire ; elle ne s'appuie que sur des traces. Et c'est bien là toute la difficulté de l'histoire en tant que discipline. Toutefois, Veyne rappelle que si l'universel ne peut-être historique – l'intérêt historique réside dans la différence : le contexte –, le singulier ne l'est pas davantage puisque l'histoire ne s'intéresse pas aux événements individuels mais à ce qu'ils offrent de spécifique, c'est-à-dire à ce qui renvoie à une certaine généralité, ce qui est intégré dans une intrigue, dans un itinéraire du champ événementiel librement choisi par l'historien. La question demeure donc : que faire des manuscrits d'Athanase ?

Pour beaucoup d'historiens, les acteurs de l'histoire sont des données connues. Pour l'histoire de la chimie ancienne, c'est déjà beaucoup moins vrai et, dans le cas présent, cela l'est encore moins. Les manuscrits d'Athanase nous sont parvenus car ils ont été intégrés dans l'inventaire de la bibliothèque de Séguier, en tant finalement que traces de Séguier lui-même. On sait ainsi qu'il est né à Chypre l'année de l'invasion turque de l'île. Ayant perdu tout parent, il parvient à se déplacer à Constantinople où il est pris en charge par le Patriarcat orthodoxe. Ordonné prêtre, il accèdera au rang de vicaire général ; mais, également éduqué dans un collège jésuite, il se fera fervent défenseur d'une orthodoxie catholique. Vers l'âge de 50 ans, Athanase devient « papiste », va à Rome, puis s'installe dans les années 1620 à Paris où il publie, entre 1639 et 1657, huit opuscules philosophiques et théologiques. De 1643 à 1653, il voyage dans l'est de la Méditerranée et fait main basse sur plus de 300 manuscrits grecs qui enrichiront les bibliothèques des deux principaux ministres du jeune Louis XIV, Mazarin et Séguier. Les dernières années d'Athanase semblent difficiles. Décrit comme un homme très instruit mais pauvre et déguenillé, il meurt à 92 ans, le 13 mars 1663, dans une maison dépendant de l'abbaye de Sainte-Geneviève à Paris, après s'être fait déposséder par Séguier de ses papiers et des manuscrits ramenés du Levant pour son compte.

Deux volumes de ses papiers contiennent un matériel chimique assez important (plus de 300 procédés sur environ 250 pages). Athanase n'est, rappelons-le, ni médecin ni apothicaire, mais un intellectuel étudiant la philosophie antique et néo-platonicienne ainsi que la théologie. Ses papiers chimiques ne sont donc pas l'œuvre d'un copiste, mais d'une personne de toute évidence intéressée par la chimie à une époque où celle-ci attire de plus en plus de gens instruits.

La chimie à laquelle on a affaire relève aussi bien de la chimie artisanale (teinture, blanchiment, préparation des métaux et de la monnaie, purification de substances naturelles, préparations de corps salins et d'acides, préparations pharmacologiques contre l'arthrite, la peste, les maladies des yeux, pour renforcer la mémoire, etc.) que de la haute chimie ou communément nommée alchimie (autrement dit de préparations de pierre philosophale, d'or potable, de transmutation de métaux vils en or, de fixation ou d'extraction du mercure, etc.). Mais, quel qu'en soit le propos, cette chimie n'est en rien une expérience littéraire et Athanase fait bien souvent l'économie des formules propres au style



réactionnel alchimique, voire même des éléments de la doctrine. Sa chimie est avant tout un savoir qui se pratique, devant aboutir à la production de substances bien concrètes ou supposées telles. Toutefois, dans son appréhension de la chimie, fait-il l'expérience d'un certain nombre de difficultés, aussi bien au niveau linguistique que des connaissances requises ou de l'obtention des matières de base des recettes.

Athanase consacre une part de ses écrits à la traduction en grec de recettes italiennes ; exercice délicat puisqu'il bute systématiquement sur quelques expressions ou noms de procédés qu'il reprend soit tels quels, soit phonétiquement en alphabet grec, soit équipées de leur déclinaison ou désinence appropriée mais dans une orthographe très variable. De toute évidence, Athanase ne connaît pas leur équivalent en grec, soit par manque de maîtrise de la littérature alchimique grecque, soit parce qu'il n'existe simplement pas dans sa langue. Notons aussi que la traduction en grec peut se présenter sous deux formes : en langue savante, le grec ancien – la recette est alors rédigée avec soin – et, dans la langue des artisans et de tous les jours, le démotique – les termes employés sont alors très prosaïques.

Athanase apparaît, dans ses manuscrits, comme un élève en chimie. Les noms de substances ne lui sont visiblement pas familiers ; aussi dresse-t-il des listes de corps ou de symboles, parfois très anciens et tirés de textes gréco-alexandrins des premiers siècles de notre ère, accompagnés d'explications. Et des croquis assez simples aident à l'occasion à la compréhension des recettes. Loin de recevoir passivement les connaissances chimiques, Athanase peut même s'interroger explicitement sur la procédure d'une recette.

Pour pratiquer la chimie, encore faut-il se procurer les réactifs. Impossible de savoir où Athanase pratiquait et comment, mais tout laisse à penser que cela se faisait pour une bonne part dans les régions sous contrôle ottoman. Un très grand nombre de recettes sont proposées, non seulement dans le système de mesure ottoman du 'drami', mais avec des noms de substances en turc. Certaines comportent directement les termes turcs ; d'autres sont complétées d'une traduction

en turc de certains noms de corps. La connaissance de la terminologie turque est indispensable pour faire l'acquisition des ingrédients des recettes dans le monde ottoman : d'où la présence dans ses manuscrits de lexiques (en lettres grecques) grec/turc.

Il paraît évident que certaines recettes sont des adaptations au contexte ottoman, tout autant que d'autres reflètent bien une tradition chimique dans le Levant et sont, à ce titre, originales, tant au niveau des ingrédients utilisés qu'au niveau des modes opératoires, même si les objectifs visés sont similaires à ceux des recettes occidentales. Ce témoignage d'une chimie levantine suppose, bien entendu, la présence d'une communauté de chimistes dépositaires pour une part d'une tradition ou d'influences chimiques propres à l'est de la Méditerranée. Les papiers d'Athanase font effectivement émerger des noms d'inconnus investis dans la chimie, d'un réseau de chimistes et de marchands dont Athanase serait le centre et qui associerait l'Ouest et l'Est, Constantinople, Rome et Paris. Ainsi, un certain Georgakis Kasapoglis, habitant le quartier d'Ex Marmara de Constantinople (aujourd'hui Alti Mermer), a-t-il donné, peut-être même lors de sa réalisation dans son atelier, une recette à Athanase.

Les papiers chimiques d'Athanase le Rhéteur embarrassent l'historien des sciences du XVII<sup>ème</sup> siècle conditionné à considérer la science occidentale et sa pratique comme les normes de la science de l'époque. Or, une pratique autre et cohérente saisie ici dans l'intimité même du chimiste existait, une chimie en marge du courant paracelsien, mais pas complètement détachée de la chimie pratiquée en Occident associant recettes du corpus byzantin et pratique chimique propre au Levant. C'est bien là le point important : Athanase, homme pourtant bien inséré dans les débats intellectuels de son temps, illustre non seulement une rencontre entre Orient et Occident, mais aussi l'existence d'un réseau de praticiens chimistes levantins, toutes deux ignorées de l'historiographie établie, et qu'il importe donc d'étudier. ■